

Résumé

Interview réalisé par la Fondation Jean Monnet pour l'Europe

Première partie: 22 avril 1998. Durée: 1h34

Deuxième partie: 30 septembre 1998. Durée: 2h09

Interviewer: Philippe NICOLET, rédacteur en chef de TVRL

JM = Jean Monnet

CF = Conseil fédéral

UE = Union européenne

Q = question

R = réponse

NB: Les indications de minutage sont susceptibles de légers changements.

Jeanne HERSCH

J'étais le premier enfant (1910) de parents juifs polonais, qui étaient venus étudier à Genève, pour vivre dans la liberté. La Pologne était occupée par les Russes. Ma famille était d'un milieu social moyen.

A Genève, ma mère a fait toutes ses études de médecine. Quand elle a eu terminé, on s'est aperçu qu'elle ne pouvait pas exercer, car elle n'avait pas passé de Maturité suisse avant de commencer ses études universitaires. Pour exercer, elle aurait du passer une Maturité suisse, puis refaire tous ses examens de médecine, même si elle les avait déjà tous réussis. Elle a renoncé, et n'a pas exercé; cela a été une grande privation. Ma famille appartenait au mouvement du "Bund".

Le Bund. Mouvement populaire de la gauche juive de l'est de l'Europe. Contre l'hébreu. A été effacé de l'Histoire. Socialiste et laïque.

11.30 J'ai été élevée sans religion, dans la fidélité à cette origine. J'aimais les livres, les rêves, être oisive.

15.00 Q Vous avez étudié les Lettres et la Philosophie. Pourquoi la Philosophie ?

R J'aimais lire et réfléchir.

15.40 Q En 1946, à 36 ans, vous publiez votre thèse. Quelle démarche vous a motivée pour le choix de ce sujet ?

R Cela venait de moi. Auparavant, j'avais écrit " L'illusion philosophique", par exemple. (*Développement du thème*)

19.00 Q Peut-on comparer refus et impossibilité ?

R Oui. (*Développement. Libre choix d'un comportement. L'Être humain est dans le temps, et dans l'Histoire*)

27.00 Q Vous avez connu Karl JASPERS.

R Au cours de ma première année d'Université, à dix-huit ans, je suis partie en Allemagne, à Heidelberg. Ma rencontre avec lui demeure inoubliable. Je n'ai plus jamais oublié sa philosophie. Elle était existentialiste, dans un sens différent de celle de SARTRE.

32.20 Q Sartre ?

R Il n'a pas été intérieurement fidèle à son intuition de l'existentialisme. (*Développement*)

35.00 *Circonstances de la rencontre avec JASPERS*

38.30 Q En 1928, connaissiez vous l'existence des Nazis, et le danger qu'ils représentaient ?

R Oui. Mais je ne pensais pas qu'ils arriveraient au pouvoir.

39.30 Q A partir de quand la population a-t-elle commencé à parler des Nazis ?

R Vers la fin des années 20. En 1933, je suis retournée en Allemagne exprès, pour voir ce qui se passait. A Freiburg-en-Breisgau, avec Heidegger, instrument des nazis, qui était recteur.

Anecdote du jeune Nazi assassiné, et obligation faite aux recteurs de toutes les Universités allemandes de faire un discours à sa mémoire.

Ce discours une fois terminé, j'ai été paralysée d'horreur, je ne pouvais plus bouger, plus faire un mouvement pour quitter la place.

46.48 Tout le monde était conditionné, imprégné. Un jour, dans la Forêt Noire, je chantais à tue-tête le Horst Wessel Lied, sans m'en apercevoir.

49.00 On ne discutait plus ce qui se passait. Cela allait de soi. On s'habituaient. Il n'y avait plus de choix. Le totalitarisme est contagieux.

51.00 A cette époque, j'ai fait l'expérience de l'antisémitisme dans l'administration allemande (*Développement*)

54.20 Q Avez vous été marquée dans votre pensée par tout cela ?

R Oui, bien sûr.

56.50 Il n'y a pas d'explication psychologique à cette monstruosité. C'est une épidémie. La seule manière de la juguler, c'est l'existentialisme. L'indifférence aussi, et la moralité. Le facteur immunitaire est le "Je".

59.20 Q Où situez vous la peur ?

R C'est différent selon les individus. C'est puissant quand le "Je" est faible.

1.00 En 1939, on savait ce qui aller arriver aux Juifs en Allemagne et en Pologne. Mais quand la guerre a éclaté, en quelques semaines, on n'a plus eu de nouvelles de personne. Nous n'avons jamais su les circonstances de leur mort. Certains, plus fortunés, ont pu survivre.

1.05.10 Q Revenons sur la contagion. Quelle est sa forme ?

R Je ne sais pas. J'ai le sentiment que c'est un phénomène physique avant tout. (*Développement. Hormone de compagnonnage. Élément neurologique de coïncidence*)

1.11.30 Q Avez vous des souvenirs précis de ce que l'on savait à cette époque ?

R Je m'étonne que l'on supporte l'insupportable. Il y a une docilité, une endurance, très mystérieuses.

1.14.40 Q Les premiers forgerons de l'Europe ont pensé que le "Nie wieder", "Jamais plus", pouvait être l'un des facteurs constitutifs de l'Europe. Vous-même, avez vous réfléchi à ce qui se passerait après ?

R Je pense qu'on pouvait imaginer une reconstruction avec l'Allemagne. Mais on avait perdu le sens de la liberté de décision. Tout est incompréhensible.

1.18.45 Q Qu'est ce qui a créé en vous un sentiment en faveur de l'Europe ?

R Je crois que cela s'est greffé sur le fait que c'était quand même toujours des hommes. Personne n'a jamais pensé qu'il fallait tuer tous les habitants de l'Allemagne. Il y a eu des gens qui ne voulaient plus voir d'Allemands, mais pas les éliminer. La culpabilité retombait davantage sur les patries que sur les hommes. On avait le sentiment que c'était très dangereux d'avoir une patrie. Cela a joué en faveur de l'Europe.

1.22.30 Q Parlez moi de vos engagements dans le Parti socialiste et l'Europe.

R Le socialisme démocratique a joué un rôle.

(JASPERS a perdu sa chaire, car il avait une femme juive. Développement)

1.27.10 Q Comment était le mouvement fédéraliste européen ?

R Il était constitué par des Italiens, des Belges, des Français et des Allemands.

1.28.00 Henri FRENAY. Fondamentalement, c'était un militaire. Mais moi, je l'ai connu en tant que militant. Prêt à faire n'importe quoi pour le mouvement. C'était paradoxal pour un soldat.

1.31.12 Pour lui, ce qui comptait le plus, c'était la fidélité à soi. Ne jamais se laisser dévier.

Deuxième partie, 30 septembre 1998. Durée: 2 heures 09

Début: Q En 1933, se crée l'Union européenne des Fédéralistes. Pouvez vous nous parler d'Ernst VON SCHENK ?

R Il était bâlois, philosophe. Foncièrement anti-nationaliste. Très fin, cultivé. Foncièrement humain. Il n'avait que très peu de moyens. Pour vivre, il publiait, faisait des émissions, etc.

Je crois que je l'ai rencontré dans des réunions de l'Union. Il préconisait l'insertion de la Suisse dans l'effort des autres pays européens pour reconstituer un esprit européen, qui soit le contraire d'un esprit nationaliste borné, et qui soit destructeur des nationalismes à la HITLER.

Il était tellement naturel de considérer la pensée hitlérienne comme l'ennemi par excellence, qu'il était normal de constituer un mouvement dès l'origine d'HITLER. C'était le contraire de la Confédération, le contraire de tout l'esprit que nous, certains Suisses en tous cas, envisageons comme constitutif de la Suisse comme pays, mais sans le moindre nationalisme, c'est-à-dire considérant que c'était cela, l'Homme. Et c'était l'Homme qui était menacé.

07.20 Q L'arrivée de MUSSOLINI a-t-elle fait germer des craintes ?

R Oui, mais avec moins d'intensité, car dès l'origine, la pensée fasciste italienne a été moins brutale.

08.00 Q L'Union envisageait-elle déjà une alliance politique telle qu'on a pu l'envisager après la guerre ?

R Il s'agissait de ne pas laisser s'établir quelque chose qui deviendrait trop fort pour être retenu. Il y avait un sentiment d'urgence.

09.35 Q Vous semblait-il utile à ce moment-là de créer des institutions communes ?

R Oui, pour résister au niveau national, en constituant des éléments supranationaux. Plus ces idées étaient surprenantes, plus elles nous paraissaient puissantes.

0.10.13 Ce qui nous séduisait, c'était ce qu'il y avait d'anti-national. Cela nous rejetait vers l'Individu. Le mot "européen" avait un attrait individualiste humain. On ne rêvait pas d'une grande Europe, mais de dépasser le National vers l'Individu.

0.12.55 Les premières rencontres ont déjà été supranationales.

0.14.20 Q Ernst VON SCHENK publiait "Information der Woche".
Pouvait-on librement publier des opinions anti-nazies ?

R On y trouvait la situation actuelle. On échappait à une certaine solitude nationale.

0.17.30 Q En Suisse, il y avait toutes sortes de mouvements contre le nazisme. Connaissiez vous la Ligue du Gotthard ?

R Oui. Mais quand même, il y avait aussi le Parti socialiste suisse, qui était anti-hitlérien. Mais pour beaucoup de gens, la peur des conséquences au niveau national. était prédominante. Cela se comprend assez bien, étant donné la situation de la Suisse. La presse socialiste pouvait publier son hostilité au parti hitérien.

02.03 Q La Ligue du Gotthard publiait des encarts dans la presse, en les payant, pour appeler à la résistance contre le nazisme. Comment voyez vous cela ?

R Je pense que je n'aurais pas accepté que l'on publie, dans d'autres organes moins nets, des articles payés. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la résistance à l'hitlérisme se fondait sur des principes tellement évidents, allant tellement de soi, que, qu'une certaine manière, cela paralysait l'expresion. Pendant la guerre, l'évidence de nos positions nous a parfois paralysés.

0.22.00 Q Dans certains milieux agricoles, on voyait dans l'amour de la terre, dans le folklore, etc, une certaine similitude avec le nazisme.

R Cela existe toujours. BLOCHER n'est pas fasciste, mais donne l'impression de l'être, à cause de ces tendances.

0.23.07 Q L'exaltation du folklore se faisait aussi en Suisse. Une certaine sympathie a pu être exprimée.

LAUR. *Développement*

R C'était l'ennemi. L'Union était dès le départ sans compromis. C'était un organe de combat. Mais une chose en train de se développer a toujours une séduction. Même si l'on pouvait comprendre que cela pouvait séduire quelqu'un, cela ne jouait pas de rôle essentiel.

0.26.42 Q Pouvez vous parler d'Henri FRENAY ?

R Il a très vite été un dirigeant dans l'Union. C'était un militaire. Sa mère trouvait des excuses au Maréchal, cela a créé un problème entre lui et elle. Le manifeste de "Combat" a été publié en 42, je crois. Il était un soldat, et il a gardé toute sa vie un mélange de finesse et de radicalité. C'était "ou bien, ou bien". Tout le monde a eu une énorme confiance en lui.

Ses liens avec MITTERRAND étaient personnels, ils habitaient la même adresse, rue Guynemer. Mais FRENAY a toujours été dérangé par la complexité, le côté polyphonique de MITTERRAND.

0.36.29 Q MITTERRAND vous est-il apparu comme un résistant ?

R Ce n'était pas un militant dans les organisations dont je faisais partie. Je ne peux pas vous dire.

0.37.55 Q FRENAY était-il un homme de gauche ?

R J'hésite. A cause de l'uniforme. Mais les options peuvent être de gauche.

0.40.20 Il y a eu beaucoup d'histoires et de conflits entre FRENAY et Jean MOULIN. Frenay était très anti-communiste. Il a ignoré les séductions du Parti dans les rangs des intellectuels. Il avait presque de la suspicion envers Jean MOULIN.

0-42.47 Q Etiez vous au courant des divers courants de la Résistance française ?

R J'ai été au courant quelquefois. Je me suis beaucoup étonnée des ambiguïtés qu'il y avait. J'ai toujours été radicalement anti-communiste. C'est brutal, d'une part, et c'est très subtil, d'autre part.

0.43.55 Q Avez vous été une résistante active ?

R Il y a eu l'une ou l'autre escorte d'un réfugié, auquel il fallait faire passer une frontière. Pas grand-chose.

0.44.35 Q Etant juive, avez vous pu établir des contacts avec les Juifs persécutés ?

R Il y a eu des actions. Nous avons loué des appartements, organisé l'accueil, etc. durant la guerre. Mais pas seulement pour des Juifs. J'étais membre du Comité d'aide aux réfugiés.

(Les "Amis de l'Espagne républicaine"; actions à Genève. J. HERSCH en était la Secrétaire)

0.46.45 Q On rouvre une page de l'Histoire et on remet en question l'attitude des Autorités à l'égard des Réfugiés. Il y a eu refoulement de Juifs. Etait-ce connu ?

R Les Juifs allemands avaient un "J" dans leur passeport, à la demande du Gouvernement suisse, pour qu'ils ne soient pas admis en Suisse. Donc, les Suisses ont envoyé des gens à Auschwitz. On savait que des Juifs étaient refoulés. Mais je ne suis pas d'accord avec les gens qui disent que la Suisse a été antisémite. C'est très ambigu.

0.51.08 Il y avait par exemple un homme qui s'appellait ROTHMUND. Il était responsable des réfugiés. Il a été accusé de beaucoup d'actions suivies de mort. En même temps, il est intervenu maintes fois de manière positive. C'est très ambigu.

0.52.10 Q Pouviez vous savoir que tel ou tel refoulement avait eu lieu ?

R On savait qu'il y avait des refoulements. N'empêche que l'on est injuste avec les Suisses. Dans la querelle actuelle, tout est faux.

0.54.20 Q Après la guerre, les Fédéralistes se rencontrent. En 1947, il y a le Congrès de Montreux.

R Avant, il y a eu autre chose. J'étais à Wilton Park. (*Développement de la doctrine de Wilton Park*)

1.00.00 Je connaissais Denis de ROUGEMONT. Il a beaucoup changé au moment où le côté écologique a pris de l'importance pour lui.

Alexandre MARC était le plus militant de toutes ces personnes.

SPINELLI était un tempérament, une formidable présence, ardente. C'était l'élément explosif vivant. Il a joué un rôle important pour le rapprochement de l'Italie vers l'Europe.

1.06.10 Q Etait-ce dans ces courants que vous avez eu vos plus grandes amitiés ?

R Je pense que oui. J'ai fait partie de plusieurs associations. Mais, au premier plan, en tout premier, il y avait l'Etre humain.

Avec Henri FRENAY, nous avions des maisons voisines en Corse.
(*Développement*)

1.10.10 Q Avez vous été parfois tentée de rompre avec l'appartenance à un parti ?

R Oh oui ! Notamment quand le Parti, sous l'influence de Léon NiCOLE, prenait des positions communistes. Pour moi, le socialisme, c'est la démocratie devenue économique. Mais quand il n'y a plus de démocratie politique, cela n'est pas possible. Je ne crois pas que le communisme soit une voie pour démocratiser la condition humaine.

1.12.15 Je crois que c'est toujours très dangereux de s'acoquiner avec des communistes (JOSPIN). Si l'on veut plus de justice, il faut plus de démocratie.

1.13.10 Q Comment avez vous vécu les débuts de la nouvelle Europe ?

R Je me suis félicitée chaque fois que l'Europe gagnait en puissance sur les nationalismes. Mais je ne me suis pas félicitée chaque fois que le pouvoir s'éloignait des hommes. Ce en quoi je crois, ce sont les hommes.

Tant que la supra-nationalité est suffisamment forte, il n'y aura pas de grand risque de totalitarisme européen. Mais j'ai peur du totalitarisme national autant qu'autrefois.

1.16.05 Q Et la CECA ?

R (1.17.05) La CECA, c'est un processus d'incarnation. Tout ce qui est économique dans l'alliance européenne, est une façon d'inscrire dans la solidarité charnelle.

1.18.25 Q Il y avait diverses tendances. Avez vous penché d'un côté ou de l'autre ?

R Non. (*Incarnation*) C'est l'une des faiblesses de l'attachement démocratique des hommes, qui sous-estiment le rôle de l'incarnation. Nous sommes sur une crête, qui est l'incarnation. Entre, d'un côté, la pente "matière", et de l'autre côté, la pente "décision libre". Il faut l'un à l'autre, sinon les deux ne sont pas possibles.

1.21.30 Q Avez vous été favorable à la CED ?

R Oui. La défense fait partie des conditions de vie (*Développement*)

(*Le fédéralisme.*) Si l'on avait une Europe qui devenait un seul pays comme les Etats-Unis, je mourrais de peur. Il faut une pluralité d'Etats.

1.23.40 L'idée de fédération est capitale. Avec du pouvoir partout. Nous avons tous la nostalgie de la fin de l'Histoire, l'ordre, la suffisance, la fin

des conflits. Or, ce n'est pas cela. Il faut accepter la condition humaine, qui est plurielle, et incarnée. Sans cela, elle n'aurait pas de sens.

1.26.00 Q En 1952, que s'est-il passé à Bad Lauterbach (?)

R C'était profondément satisfaisant. Dans le seul fait que ces hommes, des officiers, pouvaient essayer de parler ensemble, après s'être combattus.
(Développement)

1.30.05 Je crois que les hommes se laissent prendre au piège de créer des situations très dangereuses pour la coexistence humaine, par leur nostalgie d'un état dans lequel il n'y aurait plus de risque de ce genre, parce qu'on aurait radicalement transformé la coexistence. Là, des séductions se produisent. Les hommes ont plus de chances de s'aménager un système de coexistence sans guerres, s'ils acceptent la condition des conflits renaissants, et qu'ils la règlent.

1.32.50 Q Les officiers allemands faisaient-ils des analyses ? Par exemple sur la soumission à des ordres donnés ?
(Explication et "mea culpa". Développement)

1.35.35 Q Vous avez été Professeure à Genève. Comment caractériser votre enseignement ?

R La philosophie est obligée de creuser la difficulté d'être un homme. On est tout de suite une brute ou un soi-disant ange, qui devient vite une limace. L'angélisme se prête à tous les excès et à toutes les violations.

1.41.46 Q Ou situer alors le pacifisme ?

R Revenons un peu à autre chose. On retrouvera cela plus tard. Il faut empêcher les êtres humains de croire qu'ils ont trouvé la vérité unique. Et pourquoi alors ne pas imposer par la force cette vérité ?

1.43.36 Q Ou est la valeur du doute ?

R Le vrai doute est une exigence d'aller plus loin, pas un risque de paralysie. Il n'engendre pas l'action, mais l'accompagne. Le doute est une condition pour que l'autre puisse se faire entendre.

1.46.50 Je voudrais faire une digression sur le thème de la tolérance. Elle n'aurait aucun sens, si nous étions capables de posséder la vérité.
(Développement)

1.52.40 Ce qui me plaît dans l'UE, c'est qu'il s'agit d'une union plurielle, et pas des Etats-Unis d'Europe. Il est plus facile et paresseux de penser

"Etats-Unis d'Europe", que d'entrer dans la complexité de ce pluralisme européen.

1.56.40 Je n'ai jamais lutté contre un nationalisme, quand il n'essaie pas de se faire aux dépens de la liberté individuelle.

Aux Etats-Unis, ils n'en ont pas assez. Par exemple, l'affaire Clinton. C'est une stupidité et une faute de goût. La liberté ne me paraît pas résider là-dedans.

1.59.20 Q Qu'aimez vous le moins dans la construction européenne ?

R Cela dépend des pays. D'une façon générale, ils pensent que leurs traits particuliers sont un avoir, alors qu'ils devraient les considérer comme des limitations.

2.02.00 *Les Jeunes et l'intérêt d'échanger. La joie des échanges exprime aussi un manque.*

2.05.35 Comment les Suisses peuvent-ils regretter qu'on attende quelque chose d'eux pour l'Europe ? Ils se trouvent parfaits. (Autosatisfaction) Ils trouvent qu'il ne faudrait pas leur demander d'apporter quelque chose.

2.07.25 Q Vous prononcerez-vous sans réserves pour l'adhésion ?

R Oui, car les risques doivent être courus.